



Christine Bonduelle

Sifflets, tambours, violons-roseaux

Ligeti Project III (Warner, 2008)

György Ligeti (1923-2006), compositeur roumain, a connu, en tant que juif et artiste, la persécution et l'exil sous l'influence d'Hitler puis de Staline. Vivant à Budapest à partir de 1945, il fuit clandestinement à l'ouest juste après la répression sanglante d'une révolution spontanée en décembre 1956, un grand nombre de ses œuvres ayant été interdites en Hongrie.

Les [deux pièces données à entendre ici](#) appartiennent à un ensemble de sept poèmes de Sandor Weöres (1913-1989), le grand poète hongrois qui avait déjà inspiré à Ligeti d'autres créations. Il s'agit de *Síppal, dobbal, nàdihegedűvel* (Sifflets, tambours, violons-roseaux) mis en musique en 2000 pour mezzo-soprano grave et quatre percussionnistes. Ces deux morceaux évoquent le voyage, la précarité, le mode de vie hors-normes ; je les ai choisis en lien avec la Carte blanche sur les Roms. Le premier, *Coolie*, présente l'itinérance d'un exclu, et l'interprétation de la voix et des instruments permet de parler d'une mise en scène sonore du poème. Le deuxième, *Douce-amère*, est un chant dont les accents laissent percevoir le drame d'un vécu aux confins du possible.

Coolie

Le coolie est un travailleur extrême-oriental, vivant chichement, souvent hors de son pays d'origine ; le mot est employé ici comme un surnom. Le parlé tout au long du poème est très rudimentaire, et enfantin pour ce qui est du refrain « *csak guri-guri* » (« *que rouler et rouler* »). Celui-ci revient quatre fois et n'est pas constitué de mots mais plutôt d'onomatopées appartenant à des comptines hongroises. Le chant le prolonge du reste volontiers : « *guri guri guri guri guri...* ». Ce mode d'expression est celui de l'étranger qui connaît peu de mots de la langue officielle, et les associe sans grammaire. Le coolie du poème semble constamment en mouvement, à pied ou roulant, ce qu'exprime le rythme survolté de la diction féminine soutenu de façon légère par les xylophones dont les motifs récurrents font penser à de la musique répétitive.

Le poème, d'abord récité, puis chanté sur tous les tons par une voix de mezzo soprano à l'amplitude exceptionnelle, *se représente* de façon théâtrale tragicomique.

*Kuli bot vág.
Kuli megy
megy...*

Coolie bâton coupe
Coolie aller
aller...

Puis, imitant la phrase parlée avec deux vers sur cinq notes conjointes descendantes en demi-tons, puis six notes (les mêmes plus une), le chant s'adoucit et s'alentit, avec les xylophones, les deux vers suivants devenant mélodie ; l'ensemble, qui s'achève dans un chuchotement guttural, constitue une prise de conscience mélancolique de la dureté des conditions.

<i>Kuli gyalog megy.</i>	Coolie aller à pied.
<i>Kuli szakáll fehér.</i>	Coolie barbe blanche.
<i>Kuli álmos.</i>	Coolie mort de sommeil.
<i>Kuli éhes.</i>	Coolie affamé.
<i>Kuli öreg.</i>	Coolie vieux.

Ensuite cette voix de femme s'aggrave, devenant alors quasi- masculine, criant la colère de l'opprimé dans des tonalités très disparates, le rythme s'accélégrant de nouveau :

<i>ver kis Kuli nagy rossz emberek...</i>	petit Coolie battre grands hommes méchants...
---	--

Après un léger répit, le cri reprend de plus belle et atteint un paroxysme, exprimant l'impossibilité de mourir, la survie nécessitant d'abord de vivre !

<i>Kuli neem tud meghal !</i>	Coolie ne peut paaas mourir !
-------------------------------	-------------------------------

Enfin nous est donnée à entendre une réflexion métaphysique sur le sens – ou le non-sens – de toute cette agitation, sur la mort et l'au-delà, la voix redevenant alors paisible et comme joyeuse.

<i>Kuli örök</i>	Coolie éternel
------------------	----------------

A noter que l'antienne sous-tend le rythme très rapide du poème, soulignant le caractère routinier de la misère, forme d'enfermement dans l'ennui et l'angoisse, cependant que le chant exprime dans le même temps un certain détachement, comme une résignation à la fatalité, ou une forme d'abandon à la providence, et de confiance toute enfantine.

Douce-amère

« Keserédes est comme une chanson populaire hongroise fausse. J'ai cherché à rendre cette contradiction en combinant ce folklore artificiel avec un semblant de tube en vogue, ajoutant aussi une prise de saccharine à l'accompagnement. » Ligeti

Le chant est très sobrement accompagné par de légers battements de timbale, eux-mêmes ponctués de petits coups de wood-block, qui peu à peu se mettent au diapason de la voix, comme les battements d'un cœur s'ouvrant à mesure de l'évolution mélodique au sens profond du poème. La lenteur du chant que soutiennent les doux accords de xylophone exprime le pathos du texte et les percussions en pulsent subtilement la vibration émotionnelle. Pour finir, trois notes de flûte à coulisse se font l'écho du poème, en manière d'interrogation existentielle teintée d'humour. Si le traitement du poème, même décalé, est ici plus mélodieux et d'une certaine façon plus classique que dans la première pièce, le texte en est tout autant mis à l'honneur, et la tonalité mineure de cette mélodie chargée d'affects laisse entrevoir toute la richesse du poème dans ses divers niveaux de lecture. À noter que la forme et la versification en sont régulières.

La musique contemporaine propose souvent une approche très valorisante des textes, la musique étant au service du poème, et particulièrement celle de György Ligeti, grand admirateur de la poésie de Sandor Weöres. Celle-ci est à la fois grave et légère,

l'association de ces deux qualités, rare tant en littérature qu'en musique étant magnifiquement rendue dans ces deux pièces musicales et ce de manière très contrastée ; d'où mon désir de les mettre en résonance.

Discographie – Sony et Teldec se sont partagé, dans les années 1990-2000, l'enregistrement de l'intégrale de l'œuvre de György Ligeti, avec l'assentiment du compositeur. Après Warner pour les enregistrements Teldec, en 2008, avec un coffret de 5 CD (*The Ligeti Project*) où figurent les sept pièces *Sifflets, tambours, violons-roseaux*, c'est au tour de Sony en avril 2010 avec un coffret de 9 CD (*Works*) de regrouper l'essentiel des œuvres qui n'étaient pas dans la précédente compilation, dans des interprétations tout aussi remarquables.

Deux poèmes de Sandor Weöres (1913-1989)

Kuli

Kuli bot vág.
Kuli megy
 megy
 csak guri-guri
 Riksa
 Autó
 Sárkányszekér
Kuli húz riksa.
Kuli húz autó.
Kuli húz sárkányszekér.
 Csak guri-guri
Kuli gyalog megy .
Kuli szakáll fehér.
Kuli álmos.
Kuli éhes.
Kuli öreg.
Kuli bábszem mákszem kis gyerek
ver kis Kuli nagy rossz emberek.
 Csak guri-guri
 Riksa
 Autó
 Sárkányszekér
Ki húz riksa ?
Ki húz autó ?
Ki húz sárkányszekér ?
Ha Kuli meghal ?
Kuli meghal.
Kuli neeem tud meghal !
Kuli örök
 csak guri-guri

Coolie

Coolie bâton coupe.
 Coolie aller
 aller
 que rouler et rouler
 pousse-pousse
 auto
 carrosse dragon
 Coolie tirer pousse-pousse.
 Coolie tirer auto.
 Coolie tirer carrosse dragon.
 Que rouler et rouler
 Coolie aller à pied.
 Coolie barbe blanche.
 Coolie mort de sommeil.
 Coolie affamé.
 Coolie vieux.
 Coolie petit enfant petit comme haricot
 comme graine de pavot
 petit Coolie battre grands hommes
 méchants.
 Que rouler et rouler
 pousse-pousse
 auto
 carrosse dragon
 Qui tirer pousse-pousse ?
 Qui tirer auto ?
 Qui tirer carrosse dragon ?
 Si Coolie mourir ?
 Coolie mourir.
 Coolie ne peut paaas mourir !
 Coolie éternel
 que rouler et rouler

Keserédes
(67.magyar etüd)

*Szántottam, szántottam hét tüzes
sárkánnyal,
Hej, végig bevettem csupa
gyöngyvirággal.*

*Szántottam, szántottam szép
gyémánt ekével,
Hej, végig bevettem hulló
könnyeimmel.*

*Száz nyiló rózsáról az erdőn
álmodtam,
hej, többet nem aludtam, félig
ébren voltam.*

*Hajnalban fölkeltem, kakuszót
számoltam,
Hej, visznek esküvőre kedves
galambommal.*

Douce-amère
(Étude hongroise n°67)

Je labourai, je labourai avec sept
dragons de feu,
hé, je ne semai que du muguet.

Je labourai, je labourai avec une belle
charrue de diamant,
hé, je semai partout mes larmes.

Je rêvai dans la forêt de cent roses
s'épanouissant,
hé, je ne dormis pas plus longtemps,
restai moitié éveillé,

je me levai à l'aube, comptai les appels
du coucou,
hé, on me mène à la noce avec ma chère
bien-aimée.

(traduits du hongrois par Marielle Ostendorf)